

Chapitre 8

Expression de soi et modalités de reconnaissance en ligne : éléments pour une approche interactionnelle et socio-discursive des identités numériques

Julie Denouël
Maître de conférences
Praxiling – CNRS
Université Montpellier 3

RÉSUMÉ

Les identités numériques constituent un objet de recherche protéiforme, saisi depuis des orientations disciplinaires et des perspectives pour le moins variées. Dans le cadre de ce chapitre d'ouvrage, c'est principalement la piste de l'expression de soi en ligne que nous souhaitons arpenter plus avant, en précisant pour ce faire la démarche ethnographique et le cadre analytique polyphonique que nous mobilisons. L'explication de notre approche interactionnelle et socio-discursive nous permettra de montrer que les identités numériques, et plus particulièrement les formes d'expression de soi, constituent un phénomène complexe supposant diverses formes de continuité (ou de discontinuité) entre le soi en ligne et le soi hors ligne, construit tout autant en dedans qu'en dehors de son contexte technique d'émergence, et articulant catégorisation personnelle, reconnaissance et estime de soi dans un mouvement tout à la fois incarné, interactionnel et intersubjectif.

Avec la diffusion de l'internet – et plus particulièrement des services du web 2.0 –, la question des identités numériques s'est vu bénéficier d'une popularité croissante, intéressant différents champs de la vie sociale (politique, économique, industrielle, médiatique, éducative, etc.). Dans le champ académique, et plus particulièrement celui des sciences humaines et sociales (SHS), force est de constater que cette question constitue également un lieu de réflexion riche et dense, ayant donné lieu, ces toutes dernières années, à une production éditoriale des plus foisonnantes. Ici, le syntagme « identités numériques » – qu'on préfère déclinier au pluriel tant les réalités qu'ils recouvrent sont variées – forme une catégorie hyperonymique que l'on emploie, moins pour sa portée heuristique, que sa capacité à absorber des acceptions multiples et à fonctionner comme une formule – pas encore pleinement stabilisée mais néanmoins – circulante¹. En effet, les identités numériques rassemblent une pluralité de pratiques sociotechniques et de cadres d'expérience qui en font, *in fine*, un objet de recherche pluriel et complexe, supposant, de la part des chercheurs en SHS, qu'ils développent des méthodologies et des problématiques variées pour précisément essayer de saisir les différents points de vue à l'œuvre (ceux des usagers, des concepteurs de service, des industriels, des services publics, des personnels d'éducation, des instances de normalisation, etc.) et d'en comprendre les ressorts.

Au regard de la nature hétérogène de ce contexte de recherche, l'objectif de notre contribution sera double. Dans un premier temps, il s'agira d'identifier les principales perspectives qui traversent la question des identités numériques dans le champ des SHS francophones et, par là même, de tenter d'en donner une définition. Sans nul doute imparfaite et transitoire, cette définition nous permettra néanmoins de constituer quelques appuis à partir desquels, dans un deuxième temps, nous serons plus à même de mettre en évidence les enjeux de l'axe de recherche qui est le nôtre. Il s'agira alors de focaliser notre attention sur le point de vue des usagers et

1. Précisons en effet que de nombreuses autres formulations sont mobilisées par les chercheurs comme celles de *second moi* (Turkle, 1984) de *soi virtuel* (Jauréguiberry, 2000), de *cyberself* (Robinson, 2007), d'*ego 2.0* (Lardellier, Bryon-Portet, 2010), de *soi digital* (Voirol, 2011) ou de *soi en ligne* (Denouël, 2011). Au delà des particularismes lexicaux, il apparaît évident que chacune de ces formulations engage un point de vue spécifique sur l'objet.

de questionner les identités numériques par le prisme des processus d'expression de soi en ligne. Notre perspective, qui s'inscrit dans le sillage d'un ensemble de travaux produits durant cette dernière décennie, s'appuie sur une démarche interactionnelle et socio-discursive spécifique, visant la saisie des différentes modalités de reconnaissance qui structurent les pratiques d'expression de soi.

MAIS QU'ENTEND-ON PAR IDENTITÉS NUMÉRIQUES ?

En premier lieu, nous nous permettrons de préciser que la question des identités médiées par des dispositifs techniques est un thème de recherche qui est apparu relativement tôt dans les études portant sur les usages des technologies d'information et de communication (TIC) (Jouët, 2011). Dès les premiers travaux sur la télématique au début des années 80, l'« identité électronique » est intégrée au répertoire des objets de recherche et permet de mettre en évidence tout à la fois des jeux avec le « je », mais aussi les modes d'articulation repérables entre le soi virtuel et le soi réel (Jouët, 1989). Un peu plus tard, au milieu des années 90, la diffusion de l'internet dans la sphère résidentielle se conjugue avec le développement massif des pages personnelles ; usages qui autorisent les chercheurs à prolonger les réflexions sur l'identité électronique initiées quelques années plus tôt (Turkle, 1995 ; Allard, Vandenberghe, 2003).

Si la question des identités numériques n'est pas liée aux innovations techniques les plus récentes, on constate néanmoins qu'elle trouve à se renouveler du fait de son ancrage dans le paysage numérique actuel. Depuis le mitan des années 2000, la diffusion des usages des services du web 2.0 et, plus particulièrement, des réseaux socionumériques, a amené les chercheurs à questionner plus avant les logiques et médiations socio-techniques qui sont à l'œuvre au sein des identités numériques. De ces travaux, on retient notamment qu'il est utile de porter attention au *design* des plateformes en tant qu'il participe de l'agencement des identités en ligne. Fanny Georges (2009) montre ainsi qu'une plateforme relationnelle comme *Facebook* tend à structurer l'ordonnement de l'identité personnelle au sein de cet espace numérique, selon trois plans tout à la fois distincts et articulés : « l'identité déclarative », qui correspond aux

éléments saisis et mis en ligne par l'utilisateur (e.g. rubriques renseignées dans le profil ou billets postés sur le mur) ; « l'identité agissante » qui renvoie aux messages générés par le système concernant les activités de l'utilisateur (e.g. « X et Y sont désormais amis ») ; « l'identité calculée » qui rassemble les données chiffrées comptabilisées par le système (e.g. nombre d'amis, nombre de groupes, etc.). Sans jamais verser dans une vision technodéterministe des usages des dispositifs de communication numériques – supposant que la configuration de l'interface ou le programme d'action inscrit dans le script logiciel déterminent la façon dont on va mobiliser l'objet technique (Jauréguiberry, Proulx, 2011) –, Fanny Georges rend compte de la façon dont les *affordances* (i.e. les possibilités techniques pour l'organisation de l'action) qui sont spécifiques à ces plateformes numériques, tendent à cadrer la façon dont les internautes se présentent ou se dévoilent en ligne.

Parallèlement, Dominique Cardon remarque que les internautes s'appuient sur la diversité des plateformes numériques pour élargir le répertoire des signes servant à manifester leur personnalité en ligne (informations personnelles, statuts, photographies, localisations, vidéos, récits d'activités, etc.). L'auteur souligne en ce sens que les usagers du réseau des réseaux ont tendance à révéler « des éléments très différents sur une fiche *Meetic* destinée à séduire, sur le profil étudiantin de *Facebook*, dans le patchwork de goût de *MySpace*, ou à travers l'iconographie imaginative des avatars de *Second Life* » (Cardon, 2008 : 97). À partir d'une analyse interrogeant simultanément les modes de mise en visibilité rendus possibles par la configuration des dispositifs, les éléments mis en ligne par les internautes (qu'il s'agisse de traits identitaires ou de contenus autopubliés), mais aussi les méthodes qui permettent aux autres usagers de pouvoir accéder à ces éléments, le sociologue d'Orange Labs constate que l'identité numérique, telle qu'elle est développée *via* les services du web 2.0, est avant tout une « coproduction entre les stratégies des plateformes et les tactiques des utilisateurs » (Cardon, *ibid.*). Ainsi, les internautes appréhendent leur identité en ligne comme un processus potentiellement pluriel, se structurant autour de plusieurs facettes (parfois identiques, parfois distinctes mais néanmoins complémentaires et articulées, ou parfois clairement disjointes) pouvant être distribuées en différents lieux du web selon des

modalités d'accessibilité diverses, lesquelles autorisent différentes formes d'éclairage de soi et différentes formes de distance à soi-même.

La définition enrichie des réseaux socionumériques que Nicole Ellison livre dans un entretien (Ellison, 2011)² révèle également l'articulation forte qu'il existe entre médiation technique et médiation identitaire et sociale. La chercheuse du *Massachusetts Institute of Technology* (MIT) souligne ainsi qu'un réseau socionumérique est « une plateforme de communication en réseau dans laquelle les participants 1) disposent de profils associés à une identification unique qui sont créés par une combinaison de contenus fournis par l'utilisateur, de contenus fournis par des "amis" et de données système ; 2) peuvent exposer publiquement des relations susceptibles d'être visualisées et consultées par d'autres ; 3) peuvent accéder à des flux de contenus incluant des contenus générés par l'utilisateur – notamment des combinaisons de textes, photographies, vidéos, mises à jour de lieux et/ou de liens – fournis par leurs contacts sur le site » (*ibid.* : 22). En rappelant le fait que chaque profil (même privé) présente un degré minimal de visibilité et qu'il regroupe des contenus qui sont produits par l'internaute, mais aussi par ses contacts « amis », Ellison dégage corrélativement deux autres caractéristiques de l'identité numérique : celle-ci peut être produite par l'internaute à travers la mise en ligne d'éléments statutaires au sein de son profil (nom, âge, sexe, profession, domiciliation, autoportrait, etc.) et d'éléments davantage *expressifs* sur son « mur » (statuts, textes – billets et commentaires –, réseau relationnel, photographies, vidéos, liens, etc.) ; mais elle peut aussi être déployée indépendamment de soi, au travers de signes et de contenus publiés par d'autres auxquels il est possible d'apporter différentes formes de ratification, dont le « *like* » est sans doute l'expression la plus répandue et la plus simple.

Dans le même mouvement, Louise Merzeau (2009a) observe les identités numériques à travers un questionnement croisé de l'organisation des plateformes numériques et de la structuration des systèmes d'information. Prolongeant les réflexions portées sur le « double numérique » (Perriault

2. Ici, Ellison reprend et complète la définition des sites de réseaux sociaux qu'elle-même et danah boyd avaient livrée en 2007, dans un article qui sert de référence en la matière (boyd, Ellison, 2007).

et al., 2002), Merzeau signale qu'aux différentes données personnelles que l'on produit soi-même ou que d'autres individus publient pour/sur soi-même, il faut également ajouter un ensemble de signatures et d'empreintes numériques « automatiquement produites à l'occasion d'un calcul, d'un codage ou d'une connexion, le plus souvent sans que le sujet en soit conscient » (Merzeau, 2009a : 24), tendant ainsi à transformer nos données personnelles en *traces*, tout à la fois persistantes et archivables au sein du réseau des réseaux. Dès lors, la conjugaison des traces numériques peut faire émerger un flux continu au travers duquel se construit la *présence* en ligne de l'internaute (Merzeau, 2009b) ; présence dispersée sur le réseau qui peut être souhaitée (ou pas), relativement maîtrisée (ou pas), ancrée dans un *hic* et *nunc* repérable ou dissociée de son contexte de production et de réception³.

Nous évoquions, en introduction, le fait que les identités numériques forment un objet de recherche protéiforme. À travers ces différentes analyses, on constate effectivement qu'elles apparaissent plus mouvantes, plus dynamiques, plus hétérogènes, plus ou moins visibles, plus ou moins contrôlées, plus ou moins persistantes dans le temps, bref plurielles et complexes. On conviendra à cet égard que « le pluriel appliqué aux identités numériques prend tout son sens (puisqu') elles concernent un ensemble hétéroclite d'éléments provenant de différentes sources, humaines ou logicielles (et pas uniquement de l'individu), de différents contextes (qui vont influencer sur leur sens), poursuivant différentes logiques (tentative de stabilisation d'une image de soi ou au contraire invention de soi) et produits de manière plus ou moins conscientes (de l'activation spontanée de dispositions incorporées aux positions les plus réflexives) » (Coutant, Stenger, 2011 : 65). En outre, s'il est difficile d'appréhender – et donc de définir – les identités numériques, c'est précisément parce qu'elles s'ordonnent autour d'une pluralité d'*identitèmes* (Granjon, Denouël, 2010), lesquels correspondent à des données numériques (textuelles – discursives ou chiffrées –, iconographiques, sonores ou audiovisuelles) qui sont produites, de façon volontaire ou involontaire, par un internaute et qui s'actualisent en différents lieux du web (pas toujours visibles et saisis-

3. Cette analyse résonne avec la problématique de l'« effondrement des contextes », évoquée par danah boyd (2008).

sables pour l'internaute lui-même). Or, au moment même où l'on constate que les identités numériques ne relèvent pas de la conception régalienne de l'identité personnelle telle qu'elle prend forme, par exemple, au sein des cartes nationales d'identité au moyen d'« identifiants socles » (*i.e.* nom, prénom, sexe, date/lieu de naissance ; Iteanu, 2008), les recherches conduites en SHS vont explorer plus avant les pratiques identitaires numériques en procédant à « un recentrage de l'attention sur la “personne”, telle qu'elle est questionnée et probablement modifiée par l'interconnexion généralisée » (Merzeau, 2009b : 80). Un large panel de problématiques a depuis lors été développé⁴. Dans la section suivante, nous proposons de focaliser notre attention sur l'une d'entre elles : l'expression de soi en ligne.

LA QUESTION DE L'EXPRESSION DE SOI EN LIGNE

De l'expressivisme à la déprivatisation de soi

Si cette question prend forme outre-Atlantique dès le début des années 90 autour d'une réflexion sur la « présentation électronique de soi » (Miller, 1995), elle se développe plus largement dans le champ francophone vers la fin de cette décennie. Dans cette optique, on évoquera tout d'abord les recherches de Laurence Allard et celles de Serge Tisseron qui, tout en étant pensées dans des champs disciplinaires distincts (sémiologie pour l'une et psychanalyse pour l'autre), ont pour particularité de présenter des réflexions croisées et d'avoir constitué des points d'ancrage pour de nombreux autres travaux. L. Allard tend à montrer que l'usage des services du web, puis ceux du web 2.0 – qui favorisent la réalisation en ligne de contenus originaux, personnels, singuliers et subjectifs –, a pleinement contribué au mouvement « expressif » de l'internet (Allard, Vandenberghe, 2003). Ici, l'auteure réintroduit l'hypothèse de l'*individualisme expressif* qui, exposée par Charles Taylor (1988), vise à comprendre les différentes modalités mobilisées par les individus pour se construire

4. Par exemple, avec des problématiques centrées sur la marchandisation des données personnelles (Rebillard, 2007), la *privacy* (Rochelandet, 2010), les économies de l'attention (Kessous, 2012), la dialectique surveillance/sousveillance (Ganascia, 2009), la réforme du droit des individus (Iteanu, *op. cit.*).

en tant que sujets, et rend compte du « travail expressif à travers lequel les individus performant leurs identités au moyen des dernières technologies digitales » (Allard, 2009 : 66). Dans cette optique, *les pratiques expressives* qui traversent les récits intimes, le remix de produits culturels et médiatiques, ou le déploiement d'activités en amateur (vidéo/photo) à partir de son ordinateur ou de son téléphone mobile sont considérées par L. Allard comme autant d'activités créatives permettant de produire des contenus et de se constituer des publics, mais aussi de se construire et de se reconnaître en tant qu'individu (Allard, 2007). Alors que certains auteurs n'hésitent pas à lire cet expressivisme numérique comme le symptôme de pathologies narcissiques (Twenge, Campbell, 2009), S. Tisseron remarque également que les internautes mobilisent les services du web, moins pour exprimer des fragments de soi pour soi, que pour rendre accessibles des éléments « du soi intime [...] au regard d'autrui afin d'être validés » (2011 : 84). Ce faisant, il souligne l'importance des processus *extimes* qui lui semblent au fondement des identités en ligne. Dans l'ouvrage *L'intimité surexposée*, le psychanalyste rappelle que *l'extimité* consiste en un « désir de communiquer sur son monde intérieur », expliquant par ailleurs que « si les gens veulent extérioriser certains éléments de leur vie, c'est pour mieux se les approprier en les intériorisant sur un autre mode grâce aux échanges qu'ils suscitent avec leurs proches » (Tisseron, 2002). Rejoignant le point de vue de Laurence Allard, Serge Tisseron souligne également que l'identité en ligne est moins un état qu'un processus, qui s'appuie sur les possibilités offertes par les technologies et qui passe par la publicisation en ligne d'éléments ou de facettes de soi ; et ce, à des fins de discussion avec autrui (dont on attend un retour – fût-il dépréciatif) et de confirmation de l'identité proposée.

Approfondissant ces réflexions, les études réalisées par Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Téterel (2006) sur les usages des blogues montrent que les identités numériques, construites en prenant largement appui sur les affordances du dispositif de communication, sont appréhendées par les internautes à la fois comme des *processus de production de soi* et des *processus relationnels*. En effet, les deux auteurs remarquent que le blogue fonctionne « comme un répertoire de contacts permettant aux individus de tisser des liens avec d'autres autour d'énoncés à travers lesquels ils produisent de façon continue et interactive leur iden-

tité sociale » (Cardon, Delaunay-Téterel, 2006 : 21). Or, il est important de saisir la dimension relationnelle qui est au fondement des identités numériques car c'est elle, précisément, qui permet de comprendre pourquoi les internautes s'engagent dans la mise en ligne (et donc la mise en visibilité) d'identitèmes qui, dans un temps encore récent, se voyaient plutôt mobilisés dans le cadre circonscrit des « coulisses de la vie sociale » et réservés au seul cercle des personnes proches. Déployer volontairement sur le web des identitèmes personnels, c'est pouvoir construire et affirmer une *image de soi* toute personnelle (Amossy, 1999) tout en livrant des ressources thématiques potentielles autorisant – sur le principe des affinités électives – la création de contacts autour d'idées, de goûts ou de centres d'intérêts communs.

Précisons cependant que ces pratiques relationnelles de production de soi ne sont pas sans danger : lorsque la mise en visibilité d'identitèmes personnels ou intimes suppose l'accessibilité de ces mêmes éléments à un public plus ou moins étendu, dont les membres ne sont pas toujours clairement identifiés ni même connus, c'est plutôt dans un processus de décontrôle de soi que l'internaute s'engage ; processus qui, s'il manque d'être maîtrisé *a minima*, peut avoir des conséquences dramatiques et néfastes sur sa propre existence (Granjon, Denouël, 2010). Mais quand bien même l'élargissement de la surface de visibilité de ces identitèmes peut s'avérer dommageable, nombre d'internautes se risquent à ces pratiques de « déprivatisation du soi » (Granjon *et al.*, 2010) car, à travers elles, ils peuvent manifester « une certaine forme d'aisance sociale, une attitude *cool* et une capacité à jouer avec les codes qui séparent habituellement les espaces familiaux, professionnels et amicaux » (Cardon, 2009 : 64). Sur ce point, l'enquête *Sociogeek* offre de précieux éclairages en tant qu'elle met en évidence cinq manières différentes de s'exposer en ligne (Granjon *et al.*, 2010) : l'« exposition pudique » (supposant une recherche de discrétion et de prudence dans la construction des identités numériques), l'« exposition traditionnelle » (cadrée par les normes conventionnelles de la contenance de soi en public), l'« impudeur corporelle » (s'articulant avec la mise en ligne de situations de nudité, ou de représentations à connotation sensuelle ou sexuelle), l'« exhibitionnisme ludique » (impliquant des représentations caricaturées et théâtralisées qui visent clairement à s'écarter des normes du bon goût et de la bienséance)

et, enfin, la « provocation *trash* » (relevant de la *trash culture* et supposant des représentations de soi provocantes – états d'ébriété avancés, disgrâces physiques, émotions exacerbées). Cette étude révèle ainsi que, loin de relever d'une attitude naïve et irréfléchie, les processus de déprivatisation de soi potentiellement les plus risqués (les trois derniers de la typologie notamment) tendent souvent à s'inscrire dans le cadre de tactiques et de stratégies visant, d'une part, la construction de publics et, d'autre part, des demandes de reconnaissance.

Processus de reconnaissance

Expressivisme, extimité, production/exposition/déprivatisation de soi se rejoignent ainsi autour d'un même problème pratique pour les internautes, qui relève de la reconnaissance. Si cette dimension a été souvent repérée dans les travaux sur les usages des TIC (Fornel, 1989 ; Beaudouin, Velkovska, 1999 ; Allard, 2007), elle a néanmoins manqué de faire l'objet d'examen approfondis, permettant par exemple de distinguer et de comprendre les relations (souvent complexes) qui s'instaurent entre *demandes, procédures et marques* de reconnaissance. C'est donc précisément dans cette voie que nous nous sommes engagée depuis quelques années, avec pour ambition de problématiser ce phénomène.

Notons cependant que, hors du champ de recherche centré sur les TIC, la reconnaissance constitue un objet d'analyse que nombre de chercheurs ont exploré, sociologues et philosophes notamment. Ici, nous nous sommes plus particulièrement ressourcée dans les travaux d'Erving Goffman, de Michel Foucault, d'Harvey Sacks et ceux, plus récents, d'Axel Honneth. Venant d'horizons disciplinaires différents et convoquant des approches que d'aucuns pourraient considérer comme difficilement conciliables (E. Goffman et H. Sacks s'inscrivant dans une perspective pragmatique alors que M. Foucault et A. Honneth sont ancrés dans une démarche critique), ces quatre auteurs partagent néanmoins l'idée que la reconnaissance forme un processus nécessairement intersubjectif, pratique et donc empiriquement observable. De plus, il nous semble que, si chacun d'entre eux emprunte une voie de recherche particulière permettant d'appréhender un aspect spécifique du problème de la reconnaissance, ils offrent des outils d'analyse qui, de façon raisonnée, peuvent

se voir conjugués. En outre, notre objectif est d'essayer d'articuler ces différents systèmes d'analyse et ces différents regards pour essayer de saisir les multiples logiques personnelles, interactionnelles, intersubjectives et sociales qui apparaissent, se croisent et/ou s'entremêlent au sein des processus de reconnaissance. Aussi souhaitons-nous ici (tenter de) rendre compte de notre démarche, en expliquant notre cadre méthodologique et analytique et en présentant, de façon synthétique, quelques résultats issus des enquêtes que nous avons menées jusqu'ici.

Cette réflexion sur la reconnaissance a pris forme à travers deux terrains d'étude :

- le premier, mené en 2009, ayant pour objectif d'examiner plus avant les modalités d'exposition de soi relevant de l'« impudeur corporelle », l'une des cinq catégories de monstration de soi révélées par l'enquête *SociogEEK* ; ici, nous avons fait le choix de nous orienter vers l'analyse des pratiques identitaires de jeunes femmes ayant pour particularité d'afficher volontairement en ligne des autoportraits au sein desquels elles apparaissent relativement dénudées, voire tout à fait nues⁵ ;
- le second (encore en cours d'examen à ce jour) étant centré sur les « expressions citoyennes », modalités particulières de production participative d'information, qui sont mises en œuvre par des individus revendiquant leur position de citoyen, leur éloignement de la sphère journalistique traditionnelle et la mise en visibilité de points de vue singuliers et autonomes au sein d'espaces numériques qui leur sont propres (notamment au travers de blogues, microblogues et réseaux socionumériques).

Dans les deux cas, il nous a semblé utile de construire notre démarche d'observation à partir des *discours de soi*. Par « discours de soi », nous

5. D'emblée, ce mode d'exposition de soi nous a semblé impliquer une prise de risques importante car, même si, dans notre corpus, il s'inscrit clairement dans une démarche esthétique et est destiné prioritairement à un public averti rompu aux codes de milieux artistiques spécifiques (milieux dont font partie les enquêtées), il n'en demeure pas moins souvent accessible sur *Facebook* à un public élargi, non identifié et non averti, susceptible d'émettre des remarques relativement éloignées des commentaires attendus par les jeunes femmes s'exposant nues.

entendons des énoncés qui, d'une part, sont produits en ligne par les internautes et/ou par d'autres et qui, d'autre part, sont considérés comme des phénomènes pertinents pour eux dans le cours de leurs échanges en ligne⁶ et au travers desquels, par ailleurs, des marques d'identification personnelle ou catégorielle sont observables et des procédures de reconnaissance peuvent être engagées. Ces énoncés se situent en différents lieux des services de communication numérique (profil, pages, commentaires, etc.), et reposent sur une diversité formelle et énonciative : ils peuvent être strictement textuels ou plus largement plurisémiotiques ; ils peuvent impliquer des singularités subjectivités montrées ou d'autres plus discrètes, celles notamment où le « je » est absent mais où la voix de l'auteur/énonciateur est implicitement repérable.

Pour saisir ces « discours de soi », nous faisons appel à une méthode de recherche qualitative. Au moyen d'enquêtes de terrain en ligne dont la configuration fait écho à d'autres formes de « nethnographies » (Kozinets, 2010 ; Pastinelli, 2011 ; Jouët, Le Caroff, 2013), l'objectif a été, pour chacun de nos terrains d'étude, de recueillir deux types de données : des entretiens semi-directifs approfondis et un corpus de textes regroupant l'ensemble des énoncés visibles (données de profil, billets, commentaires, etc.) sur les espaces numériques auxquels les informateurs sélectionnés nous donnent accès⁷. Le croisement de ces deux types de données autorise l'examen des

6. Cette structuration du corpus permet précisément de s'extraire de l'impasse dans laquelle l'analyse des identités numériques peut mener, dès lors que l'on décide de prendre en compte l'ensemble disparate des données qui sont produites de façon volontaire et involontaire par et à propos d'un individu. Dans le cas qui nous occupe, en référence aux études praxéologiques portant sur les processus de catégorisation endogène et de construction séquentialisée du sens (Bonu *et al.*, 1994), nous faisons le choix de porter notre attention sur une partie de ces données : celles qui sont pertinentes et fonctionnent comme autant de ressources pour les informateurs dans le cours de leurs actions et interactions (en ligne et hors ligne).

7. Précisons que la quinzaine d'informateurs choisis pour chacun de nos terrains a été recrutée, après repérage de leurs profils publics en ligne, en lien avec la question initialement posée constituant le cadre préliminaire de notre terrain d'étude (des jeunes femmes s'inscrivant dans le cadre de l'impudeur corporelle féminine dans le premier cas, et des hommes et femmes producteurs d'expressions citoyennes autonomes dans le second).

discours de soi depuis un double point de vue émique, à la fois interne et externe à la situation de communication. Ajoutons à cet égard que la mobilisation de cette vision émique interne est rendue possible par la construction longitudinale et temporalisée du corpus : les espaces numériques, auxquels chacun des informateurs nous donne accès, font l'objet d'une observation sur une durée minimale de six mois et chaque énoncé publié est considéré par l'analyste, non comme une unité isolée et autonome, mais comme la suite possible d'une intervention précédente et/ou la source d'une intervention suivante. En faisant le choix de cette démarche d'observation permettant de saisir différents niveaux d'organisation de l'activité sociale, nous parvenons à structurer notre regard de façon à pouvoir appréhender les processus situés de mise en forme et de mise en sens des discours de soi en ligne, mais aussi les appartenances sociales des internautes, les positions, les cadres interactionnels et les sens pratiques qui participent de l'actualisation de ces discours ainsi que les procédures de reconnaissance qui peuvent les traverser.

Les discours de soi sont ensuite traités, dans une première phase analytique, au moyen d'une approche interactionnelle, laquelle nous permet de focaliser l'attention sur les différentes *positions* qui sont projetées au sein de ces énoncés. Ici la notion de *position* renvoie aux « attitudes que nous prenons envers nous-mêmes et des autres personnes présentes, telle qu'elles s'expriment dans la manière dont nous traitons la production et la réception d'une énonciation » (Goffman, 1987 : 137). En nous centrant sur la façon dont ces positions sont sélectionnées et *méthodiquement accomplies* dans le cours d'interactions en ligne, il nous est possible de découvrir les procédures incarnées et situées de catégorisation personnelle, telles qu'elles sont saisies par chaque internaute pour rendre compte d'une certaine facette de lui-même et telles qu'elles sont interprétées et mobilisées par les autres internautes comme ressources pour la coordination des actions en ligne. À travers l'observation des dispositifs locaux de catégorisation, nous pouvons en effet déceler les droits et obligations pour l'action qui sont associés, par les participants en ligne, aux catégories d'appartenance sélectionnées (Sacks, 1972). Ainsi, cet appareil théorique nous donne les moyens de saisir la façon dont les individus font émerger, à travers des éléments fins, des énoncés qu'ils produisent en ligne, une certaine expression d'eux-mêmes, comment ils en font sens et comment, en retour, cette expression est

interprétée et traitée par les co-participants en ligne. Cette voie de recherche nous permet corrélativement de mettre à jour les processus conversationnels et intersubjectifs de reconnaissance : ici c'est la ratification incarnée et située, dans le jeu d'alternance des interventions écrites en ligne, qui autorise la reconnaissance progressive des positions qui sont mobilisées par les participants et des cadres d'action qui leur sont associés.

La deuxième étape du processus d'analyse consiste à s'inscrire dans une perspective davantage socio-discursive pour observer la façon dont, progressivement et longitudinalement, les différentes positions préalablement repérées participent de la construction d'une ou de plusieurs *image-s de soi* dans le discours (Amossy, 2010). Ainsi, il s'agit de voir, en lien avec les éléments informationnels recueillis lors des entretiens, dans quelle mesure ces images de soi participent de procédures de reconnaissance plus larges, qui dépassent le cadre circonscrit de la situation de communication et concourent à la représentation (positive ou négative) de l'individu. Pour appréhender ce niveau supérieur d'organisation des discours de soi, nous faisons appel aux perspectives de recherche développées par Axel Honneth. Pour cet auteur, le rapport de reconnaissance s'organise à travers la confirmation des dimensions identitaires des sujets concourant à leur accomplissement personnel. Précisons cependant que, chez cet auteur, le rapport positif à soi apparaît constitué, non pas dans l'intériorité de l'individu, mais au moyen de processus intersubjectifs au travers desquels les demandes de reconnaissance d'un individu se voient validées par autrui. Dès lors, la reconnaissance est liée à une forme de relation pratique à soi-même assurant la valeur sociale de son identité et ouvrant à l'*estime de soi*, c'est-à-dire à « l'attitude positive qu'un individu est capable d'adopter à l'égard de lui-même lorsqu'il est reconnu par les membres de sa communauté comme une personne d'un certain genre » (Honneth, 2000 : 97).

Également nourrie de la perspective honnethienne, la démarche interactionnelle et socio-discursive que nous avons mise en œuvre nous a ainsi permis de montrer, au sein des deux corpus que nous avons recueillis, que les formes d'expression de soi en ligne observées sont construites dans un rapport tout à la fois *conversationnel* et *intersubjectif* qui vise, à un niveau très local, la reconnaissance des différentes positions projetées dans le discours mais aussi, à un niveau plus global, la reconnaissance de *singula-*

rités subjectives, c'est-à-dire « la reconnaissance des qualités particulières par lesquelles les individus se caractérisent dans leur identité plurielle » (Granjon, Denouël, 2010 : 47). Dans le sillage de l'analyse d'A. Honneth, nous avons pu effectivement constater que le rapport positif à soi ne s'échafaude pas dans l'intériorité au sujet, mais bien dans le cadre et au moyen d'interactions sociales. Dans notre cas, la ratification incarnée et située de diverses *images de soi en ligne* au sein d'échanges interpersonnels écrits sur internet tend à conforter la *construction de l'identité plurielle hors ligne* des sujets. Cela dit, nous avons pu constater que cette reconnaissance de soi ne peut s'accomplir sans un travail tactique de gestion des publics (lecteurs et/ou commentateurs) et d'écriture de soi lequel, seul, garantit la construction d'une image de soi en ligne – unifiée ou plurielle – qui soit conforme à celle souhaitée⁸ et qui, par là même, permet de susciter les marques discursives de reconnaissance pouvant valider, alimenter et conforter un processus plus personnel d'*estime de soi*.

Partant, il est apparu que ces écritures de soi en ligne, pour le moins réfléchies et structurées – et parfois même stratégiques –, tendent à résonner avec les *techniques de soi* de la *culture* éponyme chère à Michel Foucault (1984). Pour ce dernier auteur, les techniques de soi sont autant de « procédures (...) qui sont proposées aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en un certain nombre de fins et cela grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi et de connaissance de soi par soi » (Foucault, 2001 : 1032). Prolongeant cette perspective de recherche, nous avons pu souligner que les formes d'expression de soi en ligne fonctionnent comme autant de *pratiques de soi* (Denouël, 2013) en tant qu'elles permettent, par une *textualisation de soi*, de participer de la construction des sujets. Au sein de nos études, il est d'ailleurs apparu que

8. Processus de structuration de *l'expression* qui rappelle ceux décrits par Goffman pour les situations de co-présence physique. Goffman signale en effet que dès qu'un individu est placé en présence d'autrui, il est de son intérêt de « contrôler la conduite de ses interlocuteurs et en particulier la façon dont ils le traitent en retour. Il y parvient dans une large mesure en modifiant la définition de la situation à laquelle parviennent ses partenaires ; et il peut influencer cette définition en s'exprimant lui-même de façon à leur imposer le type d'impression qui les amène à agir de leur plein gré conformément à son propre dessein » (Goffman, 1973 : 13).

les pratiques de soi peuvent se déployer selon deux niveaux : en *pratiques de soi-même* qui favorisent, par une intensification du rapport de soi à soi, le processus de réalisation individuelle, et/ou en *pratiques de soi à travers autrui*, s'organisant dès lors par le prisme de procédures pratiques de reconnaissance. Ces pratiques de soi peuvent alors contribuer à l'estime de soi selon deux niveaux également : à un premier niveau, elles peuvent favoriser l'*estime sociale de soi* ratifiant la position de *membre* au sein de la sphère sociale ordinaire (en ligne et/ou hors ligne) ; à un deuxième niveau, elles peuvent soutenir l'*estime subjective de soi* à travers laquelle chaque individu « exprime le besoin d'être reconnu comme l'individu particulier (qu'il est) dans la vie ordinaire sous le masque des différentes identités (qu'il) porte dans l'interaction sociale » (Renault, 2004 : 78-80).

CONCLUSION

Les identités numériques constituent un objet de recherche protéiforme, saisi depuis des orientations disciplinaires et des perspectives pour le moins variées. Dans le cadre de ce chapitre, c'est principalement la piste de l'expression de soi en ligne que nous avons souhaité arpenter plus avant, de sorte que les identités numériques nous sont apparues comme un phénomène complexe supposant diverses formes de continuité (ou de discontinuité) entre le soi en ligne et le soi hors ligne, construit tout autant en dedans qu'en dehors de son contexte technique d'émergence, et articulant catégorisation personnelle, reconnaissance et estime de soi dans un mouvement tout à la fois incarné, interactionnel et intersubjectif.

Pour clore cette contribution, nous aimerions néanmoins signaler que les identités numériques forment un objet à ce point complexe qu'il nous semblerait utile qu'elles soient appréhendées, certes depuis des points de vue analytiques tout à la fois spécifiques et variés, mais aussi dans le cadre de programmes de recherche collaborative. Avec Julien Pierre (2011), Alexandre Coutant et Thomas Stenger (2011), partageons-nous l'idée selon laquelle il serait nécessaire de s'extraire des insularités méthodologiques et des « splendides isolements » disciplinaires dans l'objectif de fédérer les chercheurs qui travaillent sur ce sujet, articuler les différentes perspectives qui traversent ce domaine de recherche et, ainsi, tenter de construire un système analytique tout à la fois *interdisciplinaire*

et *complexe* qui aurait pour avantage de permettre l'examen croisé des différentes logiques, pratiques et cadres qui participent de la construction des identités numériques. Déjà, nous pouvons compter plusieurs initiatives, rencontres et manifestations allant dans ce sens⁹. Il conviendrait évidemment de pouvoir continuer à développer ce type de démarche.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Allard (Laurence), « Blogs, podcast, tags, mashups, cartographies, locative medias : le tournant expressiviste du web », *Médiamorphoses*, n° 21, 2007, pp. 57-62.

Allard (Laurence), « Pragmatique de l'internet mobile – Technologies de soi et culture du transfert », in Dervin (Fred), Abbas (Yasmina) dir., *Technologies numériques du soi et (co)constructions identitaires*, Paris, L'Harmattan, 2009, pp. 59-82.

Allard (Laurence), Vandenberghe (Frédéric), « *Express yourself!* Les pages perso – Entre légitimation technopolitique de l'individualisme expressif et authenticité réflexive *peer to peer* », *Réseaux*, vol. 21, n° 117, 2003, pp. 191-220.

Amossy (Ruth) dir., *Images de soi dans le discours – La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Nestlé, 1999.

Amossy (Ruth), *La présentation de soi – Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010.

Beaudouin (Valérie), Velkovska (Julia), « Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique...) », *Réseaux*, vol. 17, n° 97, 1999, pp. 121-178.

Bonu (Bruno), Mondada (Lorenza), Relieu (Marc), « Catégorisation : l'approche de H. Sacks », *Raisons Pratiques*, n° 5, 1994, pp. 129-148.

9. Notons par exemple le séminaire animé précisément par Coutant et Stenger à l'ISCC (<http://www.iscc.cnrs.fr/spip.php?rubrique309>), les journées d'étude organisées la CNIL dans le cadre du chantier « Vie privée 2020 » (<http://www.cnil.fr/la-cnil/missions/anticiper/>), ou les écoles thématiques pluridisciplinaires centrées sur ces mêmes sujets (<http://ecole-ident-num.sciencesconf.org/>).

boyd (danah), *Taken out of context – American Teen Sociability in Networked Publics*, Thèse de doctorat en philosophie, Université de Californie, Berkeley, 2008.

boyd (danah), Ellison (Nicole), « Social network sites : Definition, history, and scholarship », *Journal of Computer Mediated Communication*, vol. 13, n° 1, article 11, 2007, <http://jcmc.indiana.edu/vol13/issue1/boyd.ellison.html> (consulté le 21 mai 2013).

Cardon (Dominique), « L'identité comme stratégie relationnelle », *Hermès*, n° 53, 2009, pp. 61-66.

Cardon (Dominique), « Le design de la visibilité – Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, vol. 26, n° 152, 2008, pp. 93-137.

Cardon (Dominique), Delaunay-Téterel (Hélène), « La production de soi comme technique relationnelle – Un essai de typologie des blogs par leurs publics », *Réseaux*, n° 138, 2006, pp. 15-71.

Coutant (Alexandre), Stenger (Thomas), « Production et gestion d'attributs identitaires », *Les cahiers du numérique*, vol. 7, n° 1, 2011, pp. 61-74.

Denouël (Julie), « Production participative d'information sur internet : expression citoyenne, engagement civique et culture de soi », *Recherches en communication*, n° 36, 2013, pp. 71-84.

Denouël (Julie), « Identité », *Communications*, n° 88, 2011, pp. 75-81.

Ellison (Nicole), « Réseaux sociaux, numérique et capital social », *Hermès*, n° 59, 2011, pp. 21-23.

Fornel (Michel de), « Une situation interactionnelle négligée : la messagerie télématique », *Réseaux*, vol. 7, n° 38, 1989, pp. 31-48.

Foucault (Michel), *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 2001.

Foucault (Michel), *Histoire de la sexualité – Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.

Ganascia (Jean-Gabriel), *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?*, Paris, Le Pommier, 2009.

Georges (Fanny), « Représentation de soi et identité numérique – Analyse sémiotique et quantitative de l'emprise culturelle du web 2.0 », *Réseaux*, vol. 27, n° 154, 2009, pp. 165-193.

Goffman (Erving), *Façons de parler*, trad. de Kihm (Alain), Paris, Éditions de Minuit, 1987.

Goffman (Erving), *La mise en scène de la vie quotidienne – La présentation de soi*, tome 1, trad. de Accardo (Alain), Paris, Éditions de Minuit, 1973.

Granjon (Fabien), Cardon (Dominique), Denouël (Julie), Smoreda (Zbigniew), « Expositions de soi sur les sns. Les déplacements numériques de l'impudeur », in Agostinelli (Serge), Augey (Dominique), Laurie (Frédéric) dir., *Entre communautés et mobilité*, actes du colloque *Médias 09*, Marseille, Presses universitaires de Marseille, 2010, pp. 95-112.

Granjon (Fabien), Denouël (Julie), « Exposition de soi et reconnaissance de *singularités subjectives* sur les sites de réseaux sociaux », *Sociologie*, vol. 1, n° 1, 2010, pp. 25-43.

Honneth (Axel), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du Cerf, 2000.

Iteanu (Olivier), *L'identité numérique en question*, Paris, Eyrolles, 2008.

Jauréguiberry (Francis) « Le Moi, le Soi et Internet », *Sociologie et société*, vol. 32, n° 2, 2000, pp. 135-151.

Jauréguiberry (Francis), Proulx (Serge), *Usages et enjeux des technologies de communication*, Toulouse, Eres, 2011.

Jouët (Josiane), « Des études sur la télématique aux *Internet Studies* », in Denouël (Julie), Granjon (Fabien) dir., *Communiquer à l'ère numérique – Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011, pp. 44-90.

Jouët (Josiane), « Une communauté télématique : les Axiens », *Réseaux*, vol. 7, n° 38, 1989, pp. 49-66.

Jouët (Josiane), Le Caroff (Coralie), « L'observation ethnographique en ligne », in Barats (Christine) dir., *Manuel d'analyse du web en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2013, pp. 147-160.

Kessous (Emmanuel), *L'attention au monde – Sociologie des données personnelles à l'ère numérique*, Paris, Armand Colin, 2012.

Kozinets (Robert), *Netnography – Doing Ethnographic research online*, Thousands Oaks, Sage Publications, 2010.

Lardellier (Pascal), Bryon-Portet (Céline), « Ego 2.0 – Quelques considérations théoriques sur l'identité et les relations à l'ère des réseaux », *Les cahiers du numérique*, vol. 6, n° 1, 2010, pp. 13-34.

Merzeau (Louise), « Présence numérique : les médiations de l'identité », *Les enjeux de l'information et de la communication*, 2009a, http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2009/Merzeau/Merzeau.pdf (consulté le 21 mai 2013).

Merzeau (Louise), « Du signe à la trace : l'information sur mesure », *Hermès*, n° 53, 2009b, pp. 20-23.

Miller (Hugh), « The Presentation of Self in Electronic Life : Goffman on the Internet », actes du colloque *Embodied Knowledge and Virtual Space Conference Goldsmiths' College*, Université de Londres, 1995, <http://www.dourish.com/classes/ics234cw04/miller2.pdf> (consulté le 21 mai 2013).

Pastinelli (Madeleine), « Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel ! Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne », *Anthropologie et sociétés*, vol. 35, n° 1-2, 2011, pp. 35-52.

Perriault (Jacques), Arnaud (Michel), Juanals (Brigitte), « Les identifiants numériques humains, éléments pour un débat public », *Les cahiers du numérique*, vol. 3, n° 2, 2002, pp. 169-182.

Pierre (Julien), « Génétique de l'identité numérique – Sources et enjeux des processus associés à l'identité numérique », *Les cahiers du numérique*, vol. 7, n° 1, 2011, pp. 15-30.

Rebillard (Franck), *Le web 2.0 en perspective – Une analyse socio-économique de l'internet*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Renault (Emmanuel), *L'expérience de l'injustice – Reconnaissance et clinique de l'injustice*, Paris, La Découverte, 2004.

Robinson (Laura), « The cyberself : the self-ing project goes online, symbolic interaction in digital age », *New Media & Society*, n° 9, 2007, pp. 93-110.

Rochelandet (Fabrice), *Économie de la vie privée et des données personnelles*, Paris, La Découverte, 2010.

Sacks (Harvey), « On the analyzability of stories by children », in Gumperz (John), Hymes (Dell) dir., *Directions in Sociolinguistics*, New York, Holt, Rinehart, and Winston, 1972, pp. 325-345.

Taylor (Charles), *Les sources du moi : aux origines de l'identité moderne*, trad. de Mélançon (Charlotte), Paris, Éditions du Seuil, 1988.

Tisseron (Serge), « Intimité et extimité », *Communications*, n° 88, 2011, pp. 83-92.

Tisseron (Serge), *L'intimité surexposée*, Paris, Hachette, 2002.

Turkle (Sherry), *Life on the Screen : Identity in the Age of the Internet*, New York, Simon and Schuster, 1995.

Turkle (Sherry), *The Second Self : Computers and Human Spirit*, New York, Simon and Schuster, 1984.

Twenge (Jean M.), Campbell (Keith W.), *The Narcissism Epidemic – Living in the Age of Entitlement*, New York, Free Press, 2009.

Voirol (Olivier), « L'intersubjectivation technique : de l'usage à l'adresse – Pour une théorie critique des cultures numériques », in Denouël (Julie), Granjon (Fabien) dir., *Communiquer à l'ère numérique. Regards croisés sur la sociologie des usages*, Paris, Presses des Mines, 2011, pp. 127-158.